Fabienne Swiatly, *Unité de vie*

Lyon, La Fosse aux ours, 2011, 106 p., 15 euros

Élisabeth Lesne

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/550>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.550

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2011

Pagination : 162

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Élisabeth Lesne, « Fabienne Swiatly, *Unité de vie* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1293 | 2011, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/550> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.550>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Fabienne Swiatly, *Unité de vie*

Lyon, La Fosse aux ours, 2011, 106 p., 15 euros

Élisabeth Lesne

RÉFÉRENCE

Fabienne Swiatly, *Unité de vie*, Lyon, La Fosse aux ours, 2011, 106 p., 15 euros

- 1 Un titre aux connotations mystérieuses. Un auteur qu'on ne voit pas sur les plateaux de télévision. Seulement 106 pages d'un petit format, mais à le lire un crayon à la main, on a envie de tout souligner, tant ce livre touche à l'intime et à l'universel, puisqu'il parle des failles de la mémoire, de la peur de l'ennui et des maisons de retraite.
- 2 "Qu'est-ce que tu me racontes de beau aujourd'hui ?", demande à sa belle-fille une vieille dame atteinte de la maladie d'Alzheimer.
- 3 Fabienne Swiatly raconte avec un sobre réalisme les visites dans un établissement médicalisé, l'énergie qu'il faut emmagasiner avant, et le besoin vital de remettre le monde en mouvement, après. "*La vie avec le moins de bruit possible*", "*une tenue blanche qui salue poliment et rappelle que la vieillesse est devenue une maladie*", "*des odeurs chaudes de nourriture, d'excréments et de produits de nettoyage*", et surtout, pour le visiteur, l'espoir de ne pas finir comme ça, dans le calme, "*oubliant la promesse déjà faite à l'adolescence de se suicider avant quarante ans*".
- 4 Sinistres, ces pages ? Non, juste le courage de regarder en face ce qu'on appelle "l'accompagnement de fin de vie" et l'intérêt de découvrir l'évolution de la relation entre ces deux femmes, grâce à des chapitres qui racontent "la vie d'avant". Adulte, difficile de se comporter comme le petit-fils ado qui déclare : "*Non, je ne reviendrai plus. Ça sert à rien, elle ne se souvient plus de moi.*"
- 5 La belle-fille, réfugiée bosniaque, a aussi des problèmes avec la mémoire. Elle regrette qu'on ne l'interroge jamais sur la guerre de l'ex-Yougoslavie que les Français trouvent déjà si lointaine et si complexe, alors qu'ils l'ont suivie en direct à la télévision. Mais comment parler de son pays quand on est une survivante, quand on a laissé dans la

forêt de Visegrad sa mère, son père et son frère ? Photographe professionnelle, grâce à l'ordinateur, elle introduit de la violence dans les lotissements trop tranquilles et tous semblables de la province française : *“J’ajoute un impact de balle dans le pastel des murs ou le plastique des chaises, un jouet explosé près du portique à jeux. (...) Le reflet d’une arme dans la fenêtre.”* Et alors qu’elle feuillette les albums photo de la famille avec la vieille dame, elle laisse les clichés de ses parents perdus enfermés dans une enveloppe.

- 6 La maladie – la vieillesse ? – réserve quelques surprises : Elle *“a levé les interdits d’une éducation stricte où ni la joie ni les peines ne pouvaient s’exprimer”*. Dans ce lieu aseptisé, la jeune femme se sent plus proche de sa belle-mère avec laquelle elle n’avait eu que des rapports convenus. À présent, des gros mots surgissent dans les propos de la vieille dame ainsi qu’une liberté d’esprit jusqu’alors inconnue. La visiteuse lui tient la main et remarque : *“On ne peut pas exister si on n’est pas touché.”* Quant à l’ennui ressenti parfois au cours des visites, est-il pire que celui des dimanches après-midi dans la maison de campagne de la belle-famille, pire que *“l’obsession de vouloir mettre les corps au repos”* ?
- 7 Insuffler de la vie même là où elle est si ténue, c’est la condition, comme dit Fabienne Swiatly, pour *“mourir vivant”*.